

Extraits littéraires autour de l'eau

Cosette, une petite fille de huit ans, doit aller chercher de l'eau dans un puits pour la maison des Thénardier.

Cosette saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau.

Elle fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille; le poids du seau tendait et raidissait ses bras maigres; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues. Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de tout regard humain; c'était un enfant de huit ans.

extrait de *Les misérables*, Victor Hugo

Suite à une révolte sur son navire, « la Bounty », le capitaine Bligh et certains de ses hommes se retrouvent en mer sur une chaloupe ; ils accostent alors sur une île, mais se font attaquer par les habitants de cette île ; ils reprennent alors rapidement la mer.

Après cette attaque, la nuit était entièrement venue, et les indigènes découragés, abandonnèrent la poursuite de la chaloupe. Cette première tentative de débarquement était trop malheureuse pour être renouvelée. En tout cas, tel fut l'avis du capitaine Bligh. « C'est maintenant que nous devons prendre une décision, dit-il. Ce qui vient de se passer à Tofoa, se renouvellera, j'en suis certain, à Tonga-Tabou, et partout où nous voudrions accoster. Nous sommes trop peu nombreux et sans armes à feu ; nous serons absolument à la merci des indigènes. Privés d'objet d'échange, nous ne pouvons acheter des vivres, et nous devons absolument nous réapprovisionner en eau. Car mes chers amis, nos réserves sont devenues critiques.

Je ne veux en rien dissimuler l'horreur de notre situation. Pour atteindre Timor, nous avons à peu près douze cents lieues à parcourir, et il vous faudra vous contenter d'une once de biscuit par jour et d'un quart de pinte d'eau ! Le salut est à ce prix seulement !

Mais, répondez-moi sans arrière-pensée : consentez-vous à tenter l'entreprise, jurez-vous d'obéir à mes ordres quels qu'ils soient ? Promettez-vous de vous soumettre sans murmure à ces privations ?

- Oui, oui, nous le jurons ! s'écrièrent d'une voix commune les compagnons de Bligh.

- Mes amis, reprit le capitaine, il faut oublier nos torts réciproques, nos antipathies et nos haines, oublier en un mot nos rancunes dans l'intérêt de tous !

- Nous le promettons.

- Si vous tenez votre parole, et, au besoin, je saurai vous y forcer, je répons du salut. »

extrait de *Les révoltés de la Bounty*, Jules Verne

Le docteur E. MONIN est médecin inspecteur de la ville de Paris, voici ses recommandations

Les écoliers, il faut bien le dire, sont généralement fort malpropres. Aussi, les instituteurs devront-ils, à chaque classe, inspecter la figure, les mains, la tête, le linge, les vêtements des enfants : veiller (par une visite hebdomadaire complète) à ce que les lavages et les bains leur soient donnés régulièrement ; faire de fréquents reproches, au sujet de la propreté, non seulement aux enfants, mais surtout aux parents ; si ces

reproches sont inutiles, recourir aux punitions ; et finalement, si l'on se heurte, malgré tout, à l'indocilité et au mauvais vouloir, ne pas hésiter à renvoyer les enfants dans leur famille.

La malpropreté cause chez les enfants bien des indispositions. Les teignes, qui dépouillent (parfois d'une façon définitive) le cuir chevelu et retentissent souvent, malheureusement sur la santé générale, ont pour cause primordiale indéniable la mal propreté.[...]

Pour éviter la contagion des teignes (comme du reste, des poux et des autres maladies parasitaires) les maîtres veilleront à ce que les peignes et autres objets de toilette soient rigoureusement personnels, et régulièrement nettoyés ; ils empêcheront, par des punitions sévères, la promiscuité des coiffures, si fréquente chez les écoliers. Enfin, en faisant exécuter aux enfants ces règlements, ils auront soin de leur en faire comprendre la raison d'être...

extrait de *La propreté de l'individu et de la maison, 1884, Docteur E. MONI*

Jules Vallès raconte la cérémonie que constituait le bain pour un enfant du 19ème siècle

Le bain ! – Ma mère en avait fait un supplice. Heureusement elle ne m'emmenait avec elle, pour me récurer à fond, que tous les trois mois. Elle me frottait à outrance, me faisait avaler, par tous les pores, de la soude et du suif, que pleurait un savon de Marseille à d'eux sous le morceau, qui empestait comme une fabrique de chandelles. Elle m'en fourrait partout, les yeux m'en piquaient pendant une semaine, et ma bouche en bavait... J'ai bien détesté la propreté, grâce à ce savon de Marseille ! On me nettoyait hebdomadairement à la maison. Tous les dimanches matin, j'avais l'air d'un veau. On m'avait fourbi le samedi ; le dimanche on me passait à la détrempe ; ma mère me jetait des seaux d'eau en me poursuivant [...] Je me vois encore dans le miroir de l'armoire, pudique dans mon impudeur, courant sur le carreau qu'on lavait du même coup, nu comme un amour... Il me manquait un citron entre les dents et du persil dans les narines, comme aux têtes de veau. J'avais leur reflet bleuâtre, fade et mollasse ; mais j'étais propre, par exemple ! Et les oreilles ! Ah les oreilles ! On tortillait un bout de serviette et l'on y entraît jusqu'au fond, comme on enfonce un foret, comme on plante un tire-bouchon... Le petit tortillon était enfoncé si vigoureusement que j'en avais les amygdales qui se gonflaient ; le tympan en saignait, j'étais sourd pour dix minutes, on aurait pu me mettre une pancarte. La propreté avant tout, mon garçon !

extrait de *L'enfant, Jules Vallès (1832-1885)*

Conte indien

Un porteur d'eau indien avait deux grandes jarres, suspendues aux deux extrémités d'une pièce de bois qui épousait la forme de ses épaules. L'une des jarres avait un éclat, alors que l'autre conservait parfaitement toute son eau de source jusqu'à la maison du maître, l'autre jarre perdait presque la moitié de sa précieuse cargaison en cours de route.

Cela dura deux ans, pendant lesquels, chaque jour, le porteur d'eau ne livrait qu'une jarre et demi d'eau à chacun de ses voyages. Bien sûr, la jarre parfaite était fière d'elle, puisqu'elle parvenait à remplir sa fonction du début à la fin sans faille. Mais la jarre abîmée avait honte de son imperfection et se sentait déprimée parce qu'elle ne parvenait à accomplir que la moitié de ce dont elle était censée être capable.

Au bout de deux ans de ce qu'elle considérait comme un échec permanent, la jarre endommagée s'adressa au porteur d'eau, au moment où celui-ci la remplissait à la source.

- "Je me sens coupable, et je te prie de m'excuser."

- "Pourquoi ?" demanda le porteur d'eau. "De quoi as-tu honte ?"

- "Je n'ai réussi qu'à porter la moitié de ma cargaison d'eau à notre maître, pendant ces deux ans, à cause de cet éclat qui fait fuir l'eau. Par ma faute, tu fais tous ces efforts, et, à la fin, tu ne lui livres que la moitié de l'eau. Tu n'obtiens pas la reconnaissance complète de tes efforts", lui dit la jarre abîmée.

Le porteur d'eau fut touché par cette confession, et plein de compassion répondit :

- "Pendant que nous retournons à la maison du maître, je veux que tu regardes les fleurs magnifiques qu'il y a au bord du chemin".

Au fur et à mesure de leur montée sur le chemin, au long de la colline, la vieille jarre vit de magnifiques fleurs baignées de soleil sur les bords du chemin, et cela lui mit du baume au cœur. Mais à la fin du parcours, elle se sentait toujours aussi mal parce qu'elle avait encore perdu la moitié de son eau. Le porteur d'eau dit à la jarre.

- "T'es-tu rendu compte qu'il n'y avait de belles fleurs que de ton côté, et presque aucune du côté de la jarre parfaite ?

C'est parce que j'ai toujours su que tu perdais de l'eau, et j'en ai tiré parti. J'ai planté des semences de fleurs de ton côté du chemin, et, chaque jour, tu les as arrosées tout au long du chemin. Pendant deux ans, j'ai pu grâce à toi cueillir de magnifiques fleurs qui ont décoré la table du maître. Sans toi, jamais je n'aurais pu trouver des fleurs aussi fraîches et gracieuses."

d'après un conte indien